

Et pour mieux faire comprendre et apprécier ces fécondes idées, il fallait remonter aux sources de notre vie canadienne, retracer les routes suivies par les anciens, et rappeler les noms et les actions des bâtisseurs de notre nationalité, dont la plupart ont laissé dans notre sol leurs cendres vénérées, afin qu'un peu de leur vertu germât dans nos âmes.

Il fallait bien dire encore que la langue française ne reçoit peut-être pas chez nous tout l'honneur qui lui est dû ; qu'elle ressemble parfois à une pierre précieuse enchâssée dans un métal qui ne la vaut pas toujours ; mais que nous devons faire un effort plus grand pour nous exprimer avec plus de correction, d'à propos et de précision.

Nous ne pouvions pas non plus ne pas dire que les Anglais eux-mêmes ne sont pas toujours d'irréconciliables ennemis de notre langue. Bien au contraire, ils l'ont en grande estime ; les plus intelligents et les plus distingués la parlent souvent avec plaisir ; ils ne croient pas leur éducation complète et pratique, s'ils ne peuvent lire nos livres et nos journaux.

Malheureusement, à celui qui habite la paisible campagne des environs de Québec, et qui ne perçoit qu'un faible écho des difficultés lointaines, qui parle tout simplement sa langue parcequ'il n'en a jamais connue d'autre, il n'était pas possible de taire que le français n'est pas aimé partout, bien loin de là, qu'il est haï, honni, combattu, et que certains hommes influents voudraient le voir disparaître de notre pays. Alors il apprend que des compatriotes, nés comme lui dans la vallée du Saint-Laurent, partis un jour pour tenter fortune, entraînés par la passion des voyages, mais au fond conduits par la Providence pour faire entendre le Verbe français, ce véhicule le plus puissant et le plus efficace de la foi dans le Christ, pour faire élever des temples au vrai Dieu en terre infidèle ou protestante, et faire connaître la vraie Eglise, la vraie foi et le vrai baptême,—il apprend, dis-je, que des compatriotes, ignorants de l'anglais, sont parfois méprisés et insultés, qu'ils n'ont pas toujours des écoles pour enseigner aux petits enfants français l'usage et le bon emploi de la langue maternelle ; bien plus encore, qu'à l'église même, au pied de la chaire, et cela de parti pris, ils ne peuvent pas toujours entendre parler du Bon Dieu dans la langue qui l'a loué et chanté mieux que tout autre, celle de Bossuet et du Père Lacordaire.